

L'écoute (de l'autre)

, par Jacques ARDOINO

1er septembre 2007

Ecouter suppose toujours, en tant que préalables l'intuition, ou l'évidence, d'un autre (imaginaire ou réel).

Étymologiquement, les termes ; écouter, écoute, dérivant dans notre langue de la racine latine *aus* (impliquant les fonctionnalités de l'oreille, *auscultare* : ausculter, écouter, aux sens de guetter, espionner) indiquent une attitude ou un comportement d'investigation, à tout le moins de mobilisation, de concentration et d'attention, soit pour répondre à une menace, soit pour surprendre une proie ou un ennemi éventuels¹, établissant ainsi déjà, peu ou prou, la représentation d'un **autre** (que soi) **vivant**, le pressentiment d'une « altérité », dans notre environnement immédiat. L'image de la chasse, faisant intervenir le corps à travers des postures² (« aux aguets », « à l'affût », « tendre l'oreille »), en évoquant du même coup la vie et la mort, nous en fournit d'emblée une assez bonne impression. Le lien fugacement entrevu à cette occasion avec l'idée de surprise ne devra évidemment pas être négligé par la suite³

Une autre acception du terme privilégie les idées d'accord, d'acceptation, voire de soumission, par rapport à des **altérations** à des influences reçues ou subies, venant de l'autre (parfois de soi : ainsi « s'écouter »). Toutefois cette dernière acception n'exclut nullement un examen critique concomitant pouvant porter, soit sur ceux qui exercent cette influence, soit sur la teneur de leurs avis. En ce sens, **écouter quelqu'un** c'est suivre ses conseils, ses recommandations, en « tenir compte », éventuellement partager ses vues, obéir⁴.

S'intéresser à un tel objet, de façon exigeante, c'est à dire **critique**, n'est pas chose facile dans la mesure (ou la démesure !) où nous devrons nous référer pour ce faire, à la fois, quasi simultanément, à une **notion** très banale (j'écoute, j'entends, je perçois...) plus ou moins présente en chacun d'entre nous, à tout moment de notre existence, et à un **concept** très spécialisé, construit plus encore qu'élaboré, quand il s'agit d'une écoute de type professionnel.

En amont de toute artificialisation technique et méthodologique, produit de l'intelligence humaine, l'écoute est déjà, en effet, une **disposition** investigatrice (recherche et interrogation soutenues, sinon suivies, à propos de quelque objet), naturelle, plus ou moins spontanée ou calculée, impliquant un substratum somatique, corporel et sensoriel, susceptible de la mobiliser. Elle se traduit ainsi à travers des manifestations facilement observables chez certains vivants (animaux ou humains), dans les limites de leurs environnements immédiats. Quant à l'« explication » (Dilthey) du fonctionnement de ses processus, elle relève principalement d'un modèle d'intelligibilité biologique, mettant à contribution les sciences de la vie et les disciplines du comportement.

Ce sera, seulement ensuite, un **dispositif**⁵, c'est à dire un système encore plus rationnel d'attitudes et d'instrumentations diverses, mis en place par des professionnels à des fins opérationnelles, stratégiques ou tactiques, contrôlé et (ou) évalué, en fonction des finalités qu'il poursuit comme des objectifs qu'il se donne plus explicitement. Nous sommes, alors, dans le cadre d'une « praxéologie » (logique de l'action, surtout soucieuse de l'optimisation de cette dernière). S'y affirmeront le règne de la méthode, d'une « rationalité instrumentale », de l'organisation, et, on le verra plus loin, une inflation de procédures plus formelles prenant le pas sur le jeu plus spontané des processus.

Seront, alors, de leur côté, considérés en tant que « praticiens de l'écoute », tous ceux qui, professionnellement, se reconnaissent en relations suivies et relativement durables, rémunérées ou non, avec d'autres personnes, aux fins d'apporter à celles-ci : aide, assistance, accompagnement, conseil, expertise, instruction, consultance, formation et éducation, soin, psychothérapie ou sociothérapie... Mais, bien entendu, les formes, l'étendue, la profondeur et la qualité de ces types respectifs d'écoute, varieront considérablement selon les contextes concrets, correspondant à telle ou telle des relations ou des actions que nous venons d'évoquer (sans prétendre pour autant à un recensement exhaustif). Dans toutes ces situations, l'écoute est rarement improvisée ou fantasque. En cela, c'est une **compétence** et une **capacité**, un « savoir-faire » (masquant trop souvent encore le « savoir être et devenir »⁶ auquel il conviendrait de l'adosser), capitalisant expériences personnelles et professionnelles chez ceux qui l'exercent. Celles-ci dépendent encore, le plus souvent, d'une formation pratique plus ou moins spécialisée (n'excluant pas l'articulation avec une formation psychologique personnelle). Il est, toutefois, intéressant de remarquer, au seuil de ce travail, que la plupart des dictionnaires spécialisés dans les domaines des sciences humaines et sociales (psychologie, psychanalyse, psychiatrie, anthropologie, communication...), ou de la philosophie, ne s'intéressent que très accessoirement à une telle notion, finalement assez peu théorisée. Une partie du travail attendu de ces praticiens portera donc sur le(s) langage(s) mis en oeuvre, en fonction des finalités poursuivies, et des objectifs stratégiques privilégiés au cours de leurs démarches respectives.

Ce sont, probablement, **l'art médical**, les sciences biologiques, la physiologie, avant même la pratique « clinique », et **l'art militaire**, la stratégie, la tactique, qui vont grandement contribuer à donner matière à cette notion. Bizarrement, il faudra encore y ajouter **l'art musical** et l'attente spécifique qu'il peut susciter. On reçoit des sons comme autant de bruits et pourtant ils nous parlent émotionnellement. Ils sont en effet ordonnés de telle sorte

qu'ils constituent un discours, à la fois proche, intime, et universel. Ce dernier exemple va, de plus, souligner l'importance de l'**accord** préalable (au sens d'« accorder » – « cœur à cœur » - des instruments, faute desquels on ne saurait ni jouer, ni interpréter), moins évident dans les deux premiers.

Dans ces trois domaines, l'intentionnalité et la qualité d'une telle attitude vont évoluer profondément en fonction des intérêts, des époques et des contextes. On peut aussi bien écouter les étoiles, l'univers, l'océan, l'orage, les effets sonores des activités de la matière que des chuchotements explicitement perçus et compris comme plus intentionnels émanant de quelqu'un d'autre. Il convient donc, déjà, de distinguer, et d'opposer entre eux, un type **d'écoute portant essentiellement sur des données physiques, acoustiques**, reconnaissant des sons inorganisés (bruit), pouvant être identifiés, reconnus, interprétés, plus ou moins rationnellement (ou magiquement), jusqu'à vouloir constituer un objet d'étude à prétention scientifique, et un type **d'écoute privilégiant des données psychologiques, psychosociologiques**, voire mêmes **sociologiques** (interpersonnelles, intersubjectives, empathiques, vécues, échangées de part et d'autre), invoquant davantage l'hypothèse d'un sens, mais se réclamant aussi, d'une rationalité (même si cette dernière n'obéit pas au même modèle, le plus souvent hypothético-déductif, que la précédente). . Avec ce second ensemble, les stratégies assignées à l'écoute contribueront à sa modulation. Des confusions qui ne sont guère que des reflets de contradictions, non repérées ou mal assumées, peuvent alors apparaître, dès le départ. Ainsi en ira-t-il fréquemment des rapports ambigus entre **finalités** et **objectifs**. Tout comme la curatelle ou la tutelle, qui en sont des applications administratives et techniques, plus généralement l'aide et l'assistance se réfèrent, davantage qu'à un individu ordinaire, à une **personne** voulue autonome (au niveau des finalités) et toutefois supposée (ou constatée) diminuée, handicapée (à celui des objectifs compris comme plus réalistes), ne jouissant pas encore, ou ne jouissant plus (du fait de l'âge ou des circonstances) de la totalité de ses droits, ou de ses moyens (physiques, psychologiques et intellectuels). L'idée d'une protection nécessaire la concernant, semble alors primer au regard des exigences démocratiques d'égalité et de respect des droits individuels. En conséquence, la représentation de l'autre à travers une telle relation en sort toujours paradoxalement quelque peu hypothéquée. Les statuts **psychiques**, concrets (et non seulement juridiques) des différents partenaires qui s'y retrouvent impliqués apparaissent à une telle lecture facilement inégaux, sans commune mesure entre eux. Comme déjà suggérée par son étymologie (rompre le pain ensemble et le partager) l'action d'« accompagner » semble initialement moins exclusive, mais tout dépend encore, ici, encore de la représentation que chacun des partenaires se donne de l'autre (on accompagne un ami, un prisonnier, des enfants à l'école). En principe, seuls les « sujets » sont dignes de compagnie et se retrouveront éventuellement « accompagnés » ou « accompagnateurs », mais, de plus en plus, on rencontre dans l'usage des objets, voire des bagages, accompagnés, tout ceci sans préjudice de la pratique (pourtant humaniste) d'accompagnement des mourants (soins palliatifs). Il est donc particulièrement important de comprendre que **dans**, et **pour**, une situation donnée la façon dont l'autre est envisagé, représenté, projeté, est tout à fait fondamentale, sans être toujours, pour autant convenablement, suffisamment, ou complètement, signifiée par les termes ou les formulations employés dans un contexte qu'on voudrait vainement plus explicite. Mais dans la complexité de la pratique, la qualité de l'écoute peut encore révéler, suggérer, permettre de découvrir, que ce qui n'est pas précisément formulé peut encore s'exprimer autrement, indirectement, notamment de façon allusive, poétique (en écho à l'innéfinable), plus métaphorique, voire plus ou moins symbolique, à partir de « logiques du double sens » (Paul Ricoeur) tolérant mieux l'ambiguïté. Dans la relation présente (où les interlocuteurs se retrouvent les uns et les autres en co-présence), le non-verbal « parle » autant que le verbal (les gestes, les réactions, les attitudes, les mimiques, les comportements, les « actes manqués », les silences...). En ce sens l'écoute porte aussi bien sur le « non-dit » que sur le « dit » . Dans l'ensemble des cas, cependant, phénoménologiquement parlant, l'écoute est d'emblée comprise comme au moins **intentionnelle**, de part et d'autre (ceux qui écoutent comme ceux qui sollicitent une telle attention), si ce n'est, plus explicitement encore, volontaire et délibérée. Elle n'est donc pas en soi irrationnelle, ni anarchique, ni hasardeuse. En pratique, elle pourra cependant s'avérer « capricieuse » (au sens d'une « fantaisie » freudienne), en dépit des « garde fous » méthodologiques qu'elle aura voulu se donner, à titre de précaution, dans la mesure où elle restera toujours profondément enracinée dans les vies affectives, libidinales et pulsionnelles, de surcroît en grande partie inconscientes, de ceux qu'elle lie de la sorte (partenaires contribuant respectivement aux modulations d'une telle approche). Bien qu'elle puisse aussi, aux fins de sa démarche, prendre en compte, repérer, des éléments inertes, non vivants, matériels, à propos desquels elle s'interroge également, mais toujours en fonction des mêmes visées initiales, elle porte principalement sur le « **vivant** »⁷ (accessoirement animal, principalement humain). A fortiori, quand il s'agit d'interventions de type professionnel (pédagogie, travail social, accompagnement, animation...), nous aurons toujours affaire à des **liens entre des personnes**, même si l'un des termes de cette union semble pris plus facilement pour objet. Le plus souvent la relation est duelle. Mais elle peut aussi s'élargir à des ensembles plus vastes (encore que restreints aux limites microsociales) de « membres » en interactions réciproques (« collectifs », « groupes »...), recherchant plus ou moins, **tout** à la fois (en risquant ainsi de les confondre), **information** ou (et) **communication**. Nous avons déjà tenté, il y a maintenant plus d'un demi siècle, de situer ces deux concepts, l'un par rapport à l'autre, en insistant sur leurs spécificités respectives tout en soulignant les liens qu'ils peuvent conserver entre eux⁸. Nous renvoyons donc à ces textes, ne pouvant à nouveau les développer, ici, dans le cadre limité de cette publication. Retenons simplement que par **information** nous voulons désigner une théorie générale de la transmission de données, toujours plus ou moins quantifiables, au sein d'organisations dont les principaux vecteurs humains seront modélisés sous forme d'agents

ou d'acteurs. L'optique est ainsi résolument cognitiviste. Les procédures se retrouveront privilégiées jusqu'aux traitements **informatiques** des données. Très différemment, le terme **communication** se rapportera soit à des structures spatialisées, « voies » et « réseaux » de communications, soit au vécu, plus temporel, plus interpersonnel et plus affectif, constituant la communication proprement dite entre des personnes. Les logiques de l'information font ainsi appel à une écoute recomposée fabriquée, à tout le moins conditionnée (« taisez vous », « écoutez », c'est à dire « mettez vous dans les meilleures conditions possibles pour une réception optimale », « faites, en conséquence, le plus possible, abstraction de ce qui n'est pas conforme à un tel programme »). De leur côté, les communications intersubjectives encourageront l'altération, l'appropriation, la « trahison » par chacun en insistant sur la présence du sujet. Les **relations** (laissant éventuellement place à l'affectivité), et les **rapports** (plus facilement objectifs et distants) interhumains restent les objets privilégiés de telles démarches. Nous retrouvons, à cette occasion, la distinction que nous avons déjà établie, par ailleurs, entre une démarche épistémologique voulant fonder la vérité à partir de l'établissement d'une **preuve** et un autre cheminement se contentant, faute de mieux, pour se rapprocher de celle-ci, d'un travail réitéré sur les **témoignages**, ainsi **éprouvés** 9. L'écoute, marquée par l'incertitude restera évidemment attachée à ce dernier versant.

Dans l'usage actuel, avec les développements des sciences et des technologies de l'information et de la communication, on écoute principalement des sources de sons articulés et organisés pour faire **sens**. Celui-ci peut, lui même, être pensé, soit sous l'angle **séméiologique** de ses agencements (diachroniques plus que synchroniques, notamment dans le cadre d'une perspective structuraliste), soit, de façon plus **sémantique**, en termes de significations, entendues, ici, comme inventions, créations, élaborations, au besoin imaginaires, modulées par le jeu conscient et inconscient des désirs, des pulsions et des répulsions. Dès lors, écouter c'est **prêter son attention à quelque chose** (bruit), **ou à quelqu'un** (sons articulés, langages, messages, informations..., pouvant être porteur de sens et de significations que chacun tentera ensuite de déchiffrer (herméneutique).

Regardée sous un tel angle (ou entendue de la sorte) l'écoute s'affirme comme une **attention singulière prêtée par un (ou des) sujet(s) à un autre (ou à d'autres) sujet(s)**. La singularité soulignée, ici, est celle du « moment » de la démarche dialectique en vertu duquel l'objet qu'elle prend en considération est réputé unique, non généralisable, non substituable ni échangeable Cette attention est, du même coup, une **prise en considération** d'un tel « autre », impliquant sa **réalité**, et, par conséquent, une relative importance sinon une **dignité** (« réalisation », reconnaissance, « acceptation », respect). C'est, de la sorte, un « cas », tout à la fois banal (parmi tant d'autres) et original (du fait de la richesse de son identité et de son histoire propres), selon le versant privilégié par la lecture qu'on choisira d'en donner. Quand, de plus, cette même approche se veut explicitement temporelle, historique, il en découle une irréversibilité à partir de laquelle le phénomène se retrouve désormais irrévocablement **situé**. C'est, peut être, alors, à cette occasion, l'opportunité de repérer la confusion, tenace par ailleurs, au niveau des langages entre **dynamique** (explicitement **interactive** mais restant ordonnée à un modèle d'intelligibilité physique, en s'intéressant avant tout aux rapports de force et aux conflits, plus « fonctionnels ») et **dialectique**, supposant davantage une intelligence globale, intuitive et compréhensive de la problématique du **sens** (complexité), à partir de l'expérience tout à la fois représentée et vécue des **contradictions**. Si nous nous faisons bien comprendre (du moins comme nous le souhaiterions, pour notre part), interaction et intersubjectivité ne coïncideront jamais de la sorte puisque ne relevant pas du même univers linguistique.

Que voulons nous dire, alors, quand nous parlons de l'autre ? A propos d'autrui, de quel « autre » s'agit-il, en fait ? Est ce, « l'autre conçu comme relevant d'une autre nature » (hétérogène)¹⁰, ontologiquement irrémédiablement distinct de notre propre essence, qui suscite intellectuellement notre intérêt ? Est-il plutôt question, en l'occurrence, de l'autre alter ego, voulu, imaginé ou fantasmé en tant que conquête résultant de nos impérialismes originels, entreprise de colonisation qui ne se reconnaît pas comme telle ? S'agit-il encore de l'autre en tant que « surface de projection » à laquelle nous attribuerons, dans un premier mouvement, pour pouvoir le dénier, le condamner, le répudier ou le détruire plus commodément ensuite, tout ce que nous ne pouvons pas accepter, ni supporter de nous mêmes ? Préférons nous, à cette occasion, nous interroger sur l'autre « intérieur », sur l'« étranger » en nous, admettant, ainsi alors, la mise en échec de notre ambition effrénée de « maîtrise » ? Est ce plutôt l'autre « extérieur », perçu comme objet ou comme nuisance (celui qui « me pompe l'air »), qu'il faut combattre et éliminer, à tout le moins domestiquer (l'ennemi, le rival) ? S'agit-il, enfin, de l'autre reconnu, en même temps que bien distinct de moi, comme jouissant de droits et d'un statut, tout à la fois comparables et opposables aux miens, imposant ainsi des **limites** à mes désirs fantasmatiques, et pouvant, de ce seul fait, constituer une ressource originale, parce que plurielle, indispensable à mon développement personnel ? Ces différentes **figures de l'autre**¹¹, plus ou moins contradictoirement mêlées peuvent alterner ou se contrarier dans l'expérience de chacun. Elles donnent alors naissance à autant de **représentations** plus ou moins positives ou négatives. L'écoute est toujours habitée, structurée, modelée par celles-ci.

De telles représentations peuvent être, elles mêmes, prises en considération, travaillées, tantôt en tant que **figurées**, abstraites, intéressant principalement des **objets**, des idées, des raisonnements, de façon principalement cognitive, sans liens réellement concrets avec des personnes, ou tantôt **éprouvées**, subjectivement, voire inter subjectivement, enracinées dans une expérience charnellement, existentiellement, affectivement, vécue voire partagée. L'idée de « représentation » oscille alors, à la faveur de cette alternative,

entre deux ordres de réalité profondément et irréductiblement hétérogènes, l'un se situant plutôt aux seuils de la conscience (et de l'inconscient) du sujet, l'autre s'étendant davantage aux horizons voulus plus universels d'un entendement rationnel.

Pour illustrer notre analyse par quelques exemples très simples, nous pouvons ainsi penser le déroulement d'une action de formation ou de perfectionnement, d'un apprentissage, ou d'une administration de soins à des malades, en termes de **procédures**, induisant, structurant, balisant, régulant, contrôlant, **construisant** littéralement presque en termes d'ingénierie, les effets provoqués et attendus, ou nous pouvons encore nous représenter ces ensembles de phénomènes, cette fois en termes de **processus**, eux-mêmes conçus comme auto-évolutifs, enracinés dans une temporalité (et non plus inscrits dans une chronométrie ou dans une chronologie), toujours **en cours d'élaboration biologique et existentielle**. Ce ne seront pas alors les mêmes visions du monde, les mêmes représentations de la réalité, qui vont prédominer, dans l'un et l'autre cas.

Avec le premier type de représentation (procédures), finalement plus statique, les opérations requises par le résultat attendu de l'action projetée obéiront à une **logique** dominante (rejetant ou prohibant la contradiction), ou à une combinaison de plusieurs logiques compatibles entre elles. Elles s'ordonneront ainsi à des **règles**. Elles s'enchaîneront elles-mêmes en fonction d'agencements, de plans et de programmes préétablis. Elles appelleront, concevront et construiront au besoin, des dispositifs destinés à assister et à réguler les progrès de la démarche d'ensemble. Les métaphores les plus couramment utilisées seront surtout inspirées de la machine et de ses fonctionnalités mécaniques (l'idée même de procédure est originaire du droit mais s'étend ensuite facilement aux différents domaines de la technique).

Avec le second ensemble (processus), plus explicitement dynamique et interactif, les métaphores employées par les différents langages mis en œuvre pour en rendre compte seront plus facilement reconnues comme relevant du registre de l'organisme (sinon du **vivant** intelligent et sensible). L'idée de **complexité** (au sens d'Edgar Morin) s'avérera plus appropriée que celle de **complication** pour en faciliter la **compréhension** (et non l'**explication** comme dans la démarche précédente)¹².

Lorsque le praticien de l'écoute se veut ainsi attentif à son « client » (dans l'acception rogerienne de ce dernier terme), ou, plutôt, à son « partenaire »¹³ de travail (selon notre propre compréhension de la spécificité de la démarche), il se prétend capable d'ouverture et de disponibilité à autrui, supposant un relatif oubli de ses propres préoccupations, mais il n'en reste pas moins encombré par celles-ci. Au moins autant, sinon plus, que les apprentissages et la formation techniques également indispensables, c'est l'expérience vécue d'une telle relation qui permettra surtout d'assumer de façon optimale de tels jeux contradictoires (**artificialité** tenant à l'ambition universaliste d'une formation théorique comme aux impératifs utilitaires de gestion d'une formation pratique, **authenticité** supposant l'instauration d'une certaine complicité, toutefois limitée.). C'est une véritable dialectique en acte (non sans parenté avec celle du « faire social-historique » de Cornelius Castoriadis sur le versant social), qui assure, en fait, la qualité, voire l'équilibre, de la relation dans ces types de relations et de situations qu'on pourra dénommer **cliniques**¹⁴.

Retenons que le « pari sur l'autre », autrement dit la représentation que nous avons, ou que nous nous donnons de cet autre, de ce qu'il voudra, pourra, et saura, faire de ce à quoi nous aurons tenté de le sensibiliser, quand il s'agit de l'autre humain, est, tout à la fois, inconnu objectivement, incertain problématiquement, et, cependant, pèse d'un poids considérable dans la situation puisqu'elle va conditionner, influencer d'une certaine manière la combinaison, la conjugaison et l'articulation, de nos attitudes et de nos stratégies, au cours même de l'action entreprise

Comme le philosophe Foucault l'a bien montré lorsqu'il s'est justement intéressé à la naissance de la clinique¹⁵, plusieurs siècles auront été nécessaires à l'histoire des idées pour que l'**écoute**, proprement dite, devienne progressivement plus franchement distincte de l'**observation** qui la précédait jusque là, qui en tenait lieu d'une certaine manière, et qui l'accompagne encore le plus souvent aujourd'hui. A l'origine des attentes praxéologiques¹⁶, en effet, l'espace et la matière se retrouvent privilégiés quand il s'agit de chercher et de trouver des repères stables, voire mesurables, quantifiables, établissant des régularités, sinon énonçant les formulations d'une vérité indubitable (universelle). Les idées de « symptôme », de « syndrome », d'« indice », d'« indicateur », leur restent ainsi prioritairement attachées. C'est, en fait, métaphoriquement parlant, à l'œil et au « toucher », plus qu'à l'oreille, que sera d'abord confiée la tâche d'« ausculter », de palper, un corps vivant en vue de diagnostiquer, puis de pronostiquer, son état et son fonctionnement, à travers l'examen dit clinique (en médecine, « au chevet du malade », terme d'origine grecque). L'ouïe, elle-même, ne joue encore en la circonstance qu'un rôle très accessoire (battements du cœur, souffle, encombrements pulmonaires...). Le temps, pour sa part, (**durée** selon son acception bergsonienne : écoulement, changement, altération...), est plutôt considéré comme obstacle aux exigences de permanence et de hiérarchisation des savoirs, ainsi qu'aux impératifs d'efficacité. Particularité et singularité confinent ainsi facilement au désordre, à la fantaisie, à l'irrationnel. Or l'écoute est toujours essentiellement **singulière**, ou **particulière**, en cela casuistique (l'examen critique des « cas de conscience », dans le monde religieux préluant ainsi à la « méthode des cas » actuelle, en clinique médicale comme dans le domaine de la jurisprudence). La reconnaissance des propriétés spécifiques d'un temps qualitatif (évolution, maturation) ne s'effectuera que beaucoup plus tardivement. C'est seulement quand elle sera perçue pour ses caractéristiques propres que l'écoute, supposant mémoire et temporalité, interaction, intersubjectivité, n'excluant même pas la

L'écoute (de l'autre) , par Jacques ARDOINO 1er septembre 2007

complicité dans une certaine mesure, s'affirmera comme intelligence possible d'une complexité temporelle compréhensive, reconnaissant l'hétérogénéité du vivant comme irréductible à la visée homogénéisante (à force d'hyper-spatialisation), « fausse conscience »¹⁷ actuellement dominante dans nos types de civilisation (mondialisation-globalisation¹⁸). Ce sont, surtout, les courants psychothérapeutiques, la psychanalyse notamment, mais aussi, à leurs manières propres, impliquant un tout autre rapport au temps, les thérapies de l'hic et nunc (Moreno, Rogers, gestalt, thérapies existentielles..., qui vont souligner dans ce sens l'importance des postures de « neutralité bienveillante » et d'« empathie ». Tandis que dans ses formes spontanées, naturelles, ce type d'attention à l'autre pouvait encore être conçu, imaginé ponctuel, « centré », délimité, portant à l'occasion sur des objets précis, l'écoute clinique invente, pour sa part, l'idée et la posture d'une « veille flottante ». Celle-ci est alors souhaitée, la moins encombrée possible par les préjugés, les stéréotypes, les rituels. Elle n'est pas aussi unilatérale qu'on aurait pu l'imaginer. Y participent en fait plus ou moins tous les sujets concernés, professionnels ou non, constituant de la sorte tout à la fois une situation et un dispositif, permettant à des affects psychologiques conscients ou inconscients de venir s'y exprimer et s'y révéler à la faveur d'une articulation et d'une conjugaison ad hoc, d'un temps et d'un espace. (ces derniers reconnus séparés, irréductibles à la construction plus physicienne d'un « espace-temps »). De son côté, l'intervention psychosociologique dans les groupes, les organisations et les institutions¹⁹ (plus caractéristique des cultures francophones), se donnant pour objets la facilitation de l'appropriation du changement et l'intelligibilité pratique et théorique des processus microsociaux, contribuera largement à cet élargissement du domaine de la clinique à une plus grande partie du domaine des sciences psychosociales, au cours des dernières décennies.

Dans le prolongement apparent d'une telle forme d'écoute (flottante), faut-il, au prix d'une métaphore, aller jusqu'à parler de l'écoute du « Monde », de « Dieu », du « sacré », en invoquant explicitement, cette fois, la quête d'une relation transpersonnelle avec un ordre transcendantal ? L'écoute déboucherait alors sur une méditation philosophique, quasi sans limites, plus contemplative. C'est le point de vue privilégié par quelques auteurs (parmi lesquels René Barbier dans le sillage de spiritualités originaires d'extrême orient), voulant ainsi appréhender une « vision du monde » plus radicale ? Préférant nous en tenir aux sens originels des termes mis à contribution, et à l'histoire de leurs usages, nous ne suivrons pas ces derniers auteurs parce que nous voyons surtout chez eux, à cette occasion, l'ambition illusoire d'une conquête de l'infini. Si il peut très légitimement y avoir, avec le travail propre de l'esprit, de la pensée, la recherche « d'un être avec », d'une intuition fondamentale de l'être, de l'existant, de la vie, ce sera, peut être, à l'occasion d'une méditation, d'une réflexion intime, poussée à l'extrême, mais celles ci ne devront pas grand chose, pour autant, à une écoute toujours sensible, incarnée, située en fonction des limites propres de notre sensibilité (subjectivité). L'écoute peut, parce que justement **sensible**, se retrouver à l'origine d'une méditation, mais celle ci n'en restera pas moins un travail éminemment conceptuel tout à fait distinct.

C'est l'étendue de la polysémie initiale de la notion (sa complexité²⁰) qui a rendu d'autant plus nécessaire son approche multiréférentielle²¹, plurielle, pour permettre de distinguer les registres langagiers hétérogènes qui peuvent la contextualiser et la mettre en scène.

NDLR : les caractères en gras sont de l'auteur

http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=834

Notes :

- (1) Sans préjudice de nombre d'autres types et d'autres formes de relations plus métissés, ou moins clairement spécifiés et identifiés dont l'intention stratégique ne fait toutefois aucun doute (vente de biens ou de services, prestations, investigations policières, judiciaires, espionnage, études et recherche...). A titre d'exemple, parmi tant d'autres, nous pouvons évoquer, l'usage contemporain, plus juridique et administratif d'« écoutes téléphoniques », autorisées ou non, défrayant de plus en plus souvent la chronique. Il existe, naturellement, par ailleurs, des formes d'écoute moins étroitement calculées (familiales, amicales, spontanées, inopinées...). Elles ne sont toutefois pas non plus dépourvues d'arrière pensées.
- (2) Cf. Jacques Ardoino, "Les postures (ou impostures) respectives du chercheur, de l'expert et du consultant" in *Les cahiers d'études du CUEEP*, Lille, 1990 et dans : *Les nouvelles formes de la recherche en éducation au regard d'une Europe en devenir*, Matrice-Andsha, 1990.
- (3) Cf. Jacques Ardoino, « Discernement entre pédagogie de l'étonnement et pédagogie de la surprise ? », *communication au colloque de Pau*, AFIRSE, avril 2002
- (4) Relevant d'un tout autre registre, les termes d'écoute (angle extérieur de la voile, cordage fixé à cet angle, « point d'écoute », manœuvre) et d'écouille (échancrure, ouverture rectangulaire dans une étoffe, trappe sur le pont d'un navire), employés dans les langages de la navigation et de la couture, se rattachant à d'autres origines étymologiques (ancien scandinave skaut, espagnol escota), n'entretenant aucun rapport avec notre problématique actuelle ont été, bien évidemment, laissés de côté.
- (5) Cf. Jacques Ardoino, « Articulation situation/dispositif », in *Questions vives*, n°8, 2007, Université d'Aix-Marseille
- (6) Cf. Jacques Ardoino, - *Propos actuels sur l'Education* - Cahier numéro 6 de la collection "Travaux et Documents" de l'Institut d'Administration des Entreprises de l'Université de Bordeaux, Bordeaux 1963. Ces ouvrages réédités, en deuxième édition, revue et augmentée, sous le titre - *Propos actuels sur l'Education*, Collection Hommes et Organisations, Editions Gauthier Villars, Paris 1965, 6ème édition 1978 ("20ème mille"). Ouvrage traduit en japonais, espagnol et portugais.
- (7) Cf. Jacques Ardoino, « L'humain, le vivant et le vécu », in *Présentaines*, « Le vivant », n°14-15, Montpellier, octobre 2001
- (8) - Sur quelques aspects psychosociologiques des problèmes de communications et d'informations dans les groupes de travail et les organisations - cahier numéro 4 de la collection "Travaux et Documents" de l'Institut d'Administration des Entreprises de l'Université de Bordeaux, Bordeaux 1961. Réédité en deuxième édition, revue et augmentée, sous le titre "*Information et Communication dans l'Entreprise et les Groupes de Travail*", Editions d'Organisation, Paris 1964 - 3ème édition Paris 1969 ("10ème mille").
- (9) Cf. Jacques Ardoino, « Vérité, preuve et témoignage » (fragments), in *Actes du colloque AFIRSE* de Saint Jacques de Compostelle, mars 2005.
- (10) Cf. Jacques Ardoino et André de Peretti, *Penser l'hétérogène*, Desclée De Brouwer, Paris, 1998. Cf. Jacques Ardoino, « Pour une éducation enfin reconnue métisse (statuts respectifs de l'hétérogénéité et de l'impureté dans une telle optique) », *communication au colloque de l'AFIRSE de Natal*, Brésil, septembre 2001, in *l'Année de la recherche en sciences de l'éducation*, PUF, Paris, 2001.
- (11) C'était le thème d'un colloque organisé par l'IFORIS d'Angers, sous la direction de Jacques Ardoino et de Georges Bertin, en juillet 2007.
- (12) En reprenant, ici, la distinction élaborée par Wilhelm Dilthey dans le cadre de « l'école herméneutique allemande ».
- (13) Cf. Jacques Ardoino, « Interlocuteurs, partenaires, associés », octobre 1999-mars 2000 (note pour la Direction des Enseignements Supérieurs du Ministère de l'Education Nationale).
- (14) Cf. Jacques Ardoino, « De la clinique » in *Réseaux*, Mons (Belgique), 1996.
- (15) *Galien*, PUF, Paris, 1963.
- (16) Cf. Jacques Ardoino, article « praxéologie » in *Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation*, sous la direction de Philippe Champy et de Christiane Etévé, collection REF, Nathan, Paris, 1981.
- (17) Cf. Joseph Gabel, *La fausse conscience*, éditions de Minuit, Paris, 1962.
- (18) Cf. Jacques Ardoino, « Regards, du point de vue des sciences humaines et sociales, sur les phénomènes contemporains de "Mondialisation-globalisation" », in *Actes du colloque de l'AFIRSE*, Mexico, 1999.
- (19) Cf. Georges Lapassade, *Groupes, organisations et institutions*, collection Hommes et Organisations, Gauthier-Villars, Paris, 1960. Cf. également Jacques Ardoino et René Lourau, *Les pédagogies institutionnelles*, Paris, PUF, collection « pédagogues et pédagogies », 1994.
- (20) Cf. Jacques Ardoino articles « complexité » et « communication dans les organisations », in L.Sfez : *Dictionnaire encyclopédique et critique de la communication*, PUF, 1992.
- (21) Cf. Jacques Ardoino, "Vers l'analyse multiréférentielle" in *Pespectives de l'Analyse Institutionnelle*, aux éditions Méridiens Klincksieck, 1989 et « L'analyse multiréférentielle », in Weigand/Hess/Prein : *Institutionnelle analyse – Athenäum monografien- Social wissenschaften*, Athenäum, Frankfurt am Main, 1989. .